Aujourd'hui, la famille, entre réalité et imaginaire

Introduction

La famille est une des réalités sociologiques les plus importantes. Un indice, selon les variations qui la traversent, du bon ou du mauvais état de la réalité sociale qui l'englobe. Fécondité ou stérilité, stabilité ou changement permanent des membres qui la composent, elle est source d'accroissement, de jeunesse, de renouvellement d'un peuple ou, de manière contradictoire - au prix de nouveautés incertaines du lien social, annonce de stagnation ou de déclins.

Ceci dit, la famille, réalité objective, quantifiable, mesurable, est plus que cela. Elle habite chacun de nous, en mode positif ou négatif, toujours là, au moment même où une personne prétend s'en dégager, l'oublier, voire la renier. Pour la raison très simple qu'elle est la puissance de nos racines existentielles, ce par quoi nous vivons, en absorbant, sans le savoir, comme le dit Maria Montessori à propos de l'esprit de l'enfant, ces manières d'être, de penser, de se poser au quotidien.

Réalité subjective, soit. La famille appartient à **l'identité personnelle**. Mais, et c'est notre propos, chacun la perçoit à sa manière. C'est une réalité qui se déploie de manière irrésistible. Pour le dire vite, si je veux essayer de comprendre ce que l'un ou l'autre vit de sa famille, je reste dans l'étonnement. Il existe en effet de nombreuses visions d'une même réalité. C'est de l'ordre du jugement d'abord : l'enfant par rapport à ses parents, un membre d'un couple par rapport à l'autre, etc. On a moins de connaissances de sa famille que de stéréotypes, nés à l'une ou l'autre occasion. Si l'occasion est l'enfance, des blessures que l'on pense définitives s'installent. Bien sûr, en dehors de faits réels contrôlables.

Au contraire, la famille tout entière peut véhiculer une image tout à fait grandiose de l'un des siens. Servant de modèle ? peut-être pas ; mais de réassurance lorsque le milieu social semble en dessous de la moyenne. L'exemple souvent donné est la gloire, la distinction d'un homme de la famille honoré comme héros d'une bataille (guerre de 14-18 ou 39-45), devenu phare dans la médiocrité et la banalité du quotidien ! *(La maison vide*)

L'imaginaire familial peut avoir plus ou moins de force ; on retiendra ici une croissance repérable à travers l'écriture de différents auteurs littéraires dont le thème est essentiellement le nôtre, la vision des liens familiaux,

- Selon une classification qui peut être affinée de plusieurs façons
- A partir d'ouvrages innombrables dont nous avons retenu 4 lectures.
    - Annie ERNAUX. *La Place*. Récit biographique rasant la réalité quotidienne.
    - Hervé BAZIN. Biographie trouée d'inventions possibles vécues.
    - Laurent MAUVIGNIER. Ecriture savamment orchestrée, originale, mais où l'imaginaire, ses silences, ses inventions nous parlent.
    - Régis JAUFFRET avec ses deux ouvrages qui semblent paradoxalement puérils, *Papa* et *Mama*n.

Annie ERNAUX – *La Place*



Pour développer tout cela, nous commencerons par un des petits livres de jeunesse d'Annie Ernaux, intitulé *La Place*. L'auteur de cet écrit n'est pas la femme mûre que la télévision présente aujourd'hui. Celle qui est née en 1940 a un passé explosif, un féminisme très appuyé, des passions brûlantes. *La Place* est le récit très « objectif » d'un moment traversé par la famille, un hommage à son père qui vient de décéder. C'est le récit tel que chacun peut le faire sans fioritures, aussi proche que possible de son déroulement, dans le silence de l'imagination.

Le terme de place y est central. C'est pour chacun le lieu, la position psychosociale occupée. Et là nous trouvons deux exigences. D'abord être à sa place, ensuite vivre éventuellement un changement extérieur décisif qui changera les cartes, bousculera les places, ouvrira la famille à des nouveautés imprévisibles. On insiste ici sur la possibilité, dans nos sociétés, de réellement jouer un rôle, plusieurs rôles, en fonction de la place où l'on se trouve, parfois propulsé, au fil du temps, sans l'avoir obligatoirement désiré.

La place se veut une clé de compréhension du développement effectif de la famille, à partir du grand-père, simple paysan illettré, du père, ouvrier sans qualification. Ses sœurs, en effet, sont placées comme bonnes. La famille achète une épicerie-café où l'on sert des clients et surtout où l'on plaisante.

À l'ouverture du récit, on assiste à la mort du père, au moment précis où Annie Ernaux fait l'expérience du CAPES de lettres. À la sentence de l'inspecteur : « Vous pouvez désormais exercer votre métier auprès des classes d'élèves », l'étudiante aborde une autre sphère, celle des livres. C'est une rupture avec son enfance, la simplicité de son mode de vie et surtout de son langage.

Déjà le père ne savait pas parler à des étudiantes qui venaient chez lui. Il détestait les études et les livres. C'était pour lui, comme il disait, du temps perdu. Le fossé se creuse entre le père et la fille. Par la suite, la jeune femme se marie dans un milieu intellectuel et son mari se sent *déplacé* dans la nouvelle famille. Il n'est pas des leurs. La famille bénéficie d'une certaine force quand il y a un facteur d'homogénéité. Sa faiblesse peut provenir de l'introduction de nouvelles données.

Parfois le décalage est tu, passé sous silence. Comme on vient de le voir, une nouvelle réalité sociale se constitue.

Hervé BAZIN,

Vipère au poing, une relecture



Avec *Vipère au poing* d'Hervé BAZIN, l'approche de la famille varie du tout au tout. Il ne s'agit pas, bien sûr, du *Nœud de vipères* de Mauriac. Cette approche combine une réalité familiale quelque peu effarante, et constructions imaginaires délibérées. Pour comprendre cette dualité relative, il faut se replonger dans ce texte, à la fois connu et oublié, paru en 1948, d'une actualité parfois saisissante, conçu par un grand maître de l'écriture qui ne déçoit jamais.

Vipère au poing s'ouvre sur un incipit sans concession, renfermant toute la suite du texte, marqué au sceau du poison le plus redoutable, poison qu'un enfant tout jeune, narrateur de l'histoire, va s'efforcer de déjouer.

> *L'été craonnais, doux mais ferme, réchauffait ce bronze impeccablement lové sur lui-même : trois spires de vipères à tenter l'orfèvre, moins les saphirs classiques des yeux, car, heureusement pour moi, cette vipère, elle dormait.*
>
> *Elle dormait trop, sans doute affaiblie par l'âge ou fatiguée par une indigestion de crapauds. Hercule au berceau étouffant les reptiles : voilà un mythe expliqué ! Je fis comme il a dû faire : je saisis la bête par le cou, vivement. Oui, par le cou et, ceci, par le plus grand des hasards. Un petit miracle en somme et qui devait faire long feu dans les saints propos de la famille.*
>
> *Je saisis la vipère par le cou, exactement au-dessus de la tête, et je serrai, voilà tout. Cette détente brusque, en ressort de montre qui saute hors du boîtier - et le boîtier, pour ma vipère, s'appelait la vie - ce réflexe désespéré pour la première et pour la dernière fois en retard d'une seconde, ces enroulements, ces déroulements, ces enroulements froids autour de mon poignet, rien ne me fit lâcher prise. Par bonheur, une tête de vipère, c'est triangulaire (comme Dieu, son vieil ennemi) et montée sur un cou mince, où la main peut se caler. Par bonheur, une peau de vipère, c'est rugueux, sec d'écailles, privé de la viscosité défensive de l'anguille. Je serrais de plus en plus fort, nullement inquiet, mais intrigué par ce frénétique réveil d'un objet apparemment si calme, si digne de figurer parmi les jouets de tout repos. Je serrais. Une poigne rose de bambin vaut un étau. Et, ce faisant, pour la mieux considérer*

et m'instruire, je rapprochais la vipère de mon nez, très près, tout près, mais, rassurez-vous, à un nombre de millimètres suffisant pour que fût refusée leur dernière chance à des crochets tout suintants de rage. [...]

Je serrais, je vous le redis. C'est très important. C'était aussi très important pour la vipère. Je serrais, et la vie se fatiguait en elle, s'amollissait, se laissait tomber au bout de mon poing en flasque bâton de Moïse. Des sursauts, bien sûr, elle en avait, mais de plus en plus espacés, d'abord en spirale, puis en crosse d'évêque, puis en point d'interrogation. Je serrais toujours. Enfin, le dernier point-d'interrogation devint un point d'exclamation, lisse, définitif et ne frémissant même plus de la pointe. Les topazes s'éteignirent, à moitié recouvertes par deux morceaux de taffetas bleuâtres. La vipère, ma vipère, était morte ou, plus exactement, pour moi, l'enfant, elle était retournée à l'état de bronze où je l'avais trouvée quelques minutes auparavant, au pied du troisième platane de l'allée du pont.

Je jouai vingt minutes avec elle, la disposant à ma fantaisie, tripotant, maniant ce corps sans membres d'infirme parfait. Rien n'est si bien mort qu'un serpent mort. Très vite, elle perdit toute allure, cette loque, elle perdit tout métal. Elle s'obstinait à me montrer cette couleur trop claire du ventre, que, par prudence, toutes les bêtes dissimulent jusqu'à la mort — ou jusqu'à l'amour.

J'étais en train de la nouer autour de ma cheville, quand retentit la cloche de La Belle Angerie sonnant pour les confitures. Il s'agissait ce jour-là d'achever un pot de mirabelles, un peu moisies par quatre ans de buffet, mais bien plus avantageuses que ces gelées de groseilles qui se laissent odieusement gratter sur les tartines. Je sautai sur mes pieds sales, sans oublier ma vipère, que je pris cette fois par la queue et à qui j'imprimai un joli mouvement de balancier.

La famille est un champ ouvert sur tous les dangers, menacé de piqûres terribles, c'est-à-dire de haine larvée ou explicite. Une haine qui remplace l'amour escompté quand on parle de ceux qui sont nos proches.

On ne peut développer l'histoire de ce roman, de cette biographie bien connue. Il s'agit d'une éducation petite-bourgeoise, d'enfants élevés par un précepteur, ou plutôt six ou sept précepteurs successifs, d'ailleurs souvent séminaristes. Une éducation déterminée par une loi d'airain impitoyable, celle de la mère, surnommée *Folcoche*. Image toujours terrifiante de la maternité. On la dirait aujourd'hui toxique, peut-être, avec ses lots de commandements, de punitions morales sous forme de privations ou de punitions physiques : le fouet.

On la dirait toxique si les trois garçons du récit ne possédaient pas un beau degré de résilience. Ils vivent de la cruauté omniprésente de la mère mais développent des moyens de survie qui les préservent de la destruction. Ironiques, narquois, moqueurs et même violents, ils multiplient les actes exigés par le quotidien et finissent par devoir quitter la maison pour le pensionnat. Ils auront auparavant, par deux fois, tenté d'assassiner leur mère.

Écrite en 1948, l'histoire de Bazin pourrait se passer en plein Moyen Âge. C'est l'auteur qui le dit. Il nous importe de savoir discerner la part de réalité et la part d'imaginaire dans l'écriture d'Hervé Bazin. Depuis la parution du livre, sa vie est largement diffusée par films, interviews, témoignages de sa part. Il est sûr que *Vipère au poing* a pour socle, pour point de départ, une réalité vécue en famille et, tout naturellement, une large déformation de ce qui fut la réalité.

On a parlé de la vengeance de l'écrivain face à l'image de sa mère. On retrouve la violence de l'enfant réel dans l'agrandissement démesuré de son portrait. L'auteur, Hervé Bazin, délibérément mis de côté jusque-là, est un personnage peu plaisant, habité par la violence. Il est allé en hôpital psychiatrique, a fait de la prison, s'est marié quatre fois, a eu sept enfants, « bien élevés ». Il reste dans l'ombre par le génie de son style largement inspiré par Paul Valéry. Il répète volontiers : « Je n'ai pas eu de mère, j'avais une folle cochonne. »

Il reste que ce livre à succès est assez éloigné d'une biographie authentique. On comprend alors le rôle de l'image qui se glisse surtout au travers des lignes. Ce personnage ne peut rester impuni et le dénoncer est une vengeance. La vie de l'auteur passe, sans filtre obligé, dans les personnages protagonistes du récit. Nous sommes ainsi reconduits à l'interpellation finale du jeune narrateur : « Merci, ma mère. Je suis celui qui marche, une vipère au poing. » Le croisement de l'histoire vécue et de l'histoire imaginée éveille en chacun la terreur et la pitié, comme les auteurs anciens le disaient de la tragédie.

La Maison vide,
titre insolite du Goncourt de Laurent MAUVIGNIER



Le récit se situe entre les deux guerres mondiales. Avant de se lancer, une interrogation : un lieu où il n'y a rien n'a en soi rien d'étrange, mais une maison vide ? Est-ce un endroit désert dont les habitants sont partis ? Pourrait-elle être hantée, habitée d'esprits plus ou moins perceptibles ? Peut-être pourrait-on suivre la trajectoire, la vie de ceux qui l'ont quittée ?

Le titre n'est pas clair. Le contenu, en revanche, se dévoile facilement, se construit, page après page, en tenant compte de la présence massive, imposante d'une bâtisse isolée dans la campagne, parmi les arbres fruitiers et les champs. Le lecteur est invité à pousser la porte de cette maison fermée depuis vingt ans. Le dernier occupant, qui est aussi le narrateur, reconstruit peu à peu la vie des familles qui s'y sont succédé, avec pour toile de fond et comme lien subtil entre elles cette maison qui semble avoir laissé en chacune son empreinte.

Dans le siècle évoqué par l'auteur, on ne sort guère de chez soi, sinon pour le travail ou la guerre. Pour autant, nous ne sommes pas conviés à une sorte de huis clos oppressant. Tout au long du livre, il ne s'agit nullement de réfléchir en architecte sur un espace déserté, mais plutôt d'habiter, de rester, de remplir à nouveau les pièces et les couloirs vides. De ce vide, l'écriture fait surgir des personnages d'abord ignorés. Des personnages — Mauvignier dirait peut-être plutôt des personnes, tant il restitue une profondeur humaine —, êtres de chair et d'os, traversés de bonheurs fugaces et de malheurs persistants.

D'abord effaré par les quelque 750 pages que déroule *La Maison vide*, on comprend vite qu'il ne s'agit pas d'un récit convenu où chaque protagoniste vient jouer son rôle avant de disparaître, ni d'une intrigue romanesque, l'ossature de tant de livres qui cherchent à retenir notre attention. C'est, derrière les mêmes murs, l'histoire continue d'une lignée familiale au fil des années, de plusieurs générations qui parfois se chevauchent mais le plus souvent se succèdent.

La Maison vide, c'est une généalogie familiale, un arbre aux multiples branches. On peut en saisir l'essentiel en laissant de côté les personnages annexes pour suivre les noyaux successifs :

père, mère, grand-mère, arrière-grand-mère, arrière-arrière-grand-mère. On remonte ainsi la chaîne des générations jusqu'au point où les informations sur les personnes s'effacent. Seule la maison leur préexiste.

Faut-il alors inscrire La Maison vide dans la lignée des Rougon-Macquart de Zola ou de La Comédie humaine de Balzac, voire de ces sagas familiales dont nos séries contemporaines ont multiplié la formule ? Pas vraiment. Le roman habite plutôt un immense laps de temps et permet une véritable compréhension des êtres, lentement acquise page après page : leurs réactions, la logique de leur conduite, parfois leur absurdité.

Le début du livre est bien connu. L'auteur, qui est aussi le narrateur, entre dans la maison et trouve dans une pièce par ailleurs vide quelques objets disparates, ceux dont personne n'a voulu au moment d'un héritage : une vieille montre, le ruban moisi d'une Légion d'honneur, une commode et, dans un coin, un piano désaccordé qui ne résonne plus depuis longtemps. C'est à partir de ces indices que se reconstitue sous nos yeux, presque comme dans un roman policier, l'identité de ceux auxquels ces objets ont appartenu. Une longue recherche, parfois décevante, ouvre alors une enquête placée sous le signe du probable. Comment retrouver une vie depuis longtemps évanouie ?

Parmi ces objets appelés à livrer leur secret, certains revêtent une importance particulière dans cette recherche presque archéologique d'un passé familial. Ce sont les photographies. Certaines sont découpées à hauteur de la tête, d'autres crayonnées jusqu'à rendre le visage méconnaissable. Visiblement, on a voulu faire disparaître une femme, la rayer de la famille, ne plus lui laisser d'existence. Elle jouera pourtant un rôle essentiel dans la seconde partie du roman.

Femmes et hommes

On a beaucoup répété, notamment dans l'émission consacrée à *La Maison vide*, que le livre avait pour thème essentiel le corps maltraité des femmes. Un corps qui ne leur appartenait pas, puisqu'elles étaient contraintes de se marier, sommées de sortir de cet état de vieille fille, destinée à végéter dans la maison familiale sous la présence insistante de leur mère. Mauvignier revient sur cette formule cruelle : la femme, je cite, « préposée aux confitures et aux chaussettes à repriser ». Une ironie et un antiféminisme qui nous sont devenus aujourd'hui insupportables.

Jeanne-Marie, Ernestine, Marguerite, Henriette : toutes sont prises dans le réseau des mariages de convenance et certaines se révoltent contre cette contrainte, d'autant plus vivement qu'elles ont reçu une éducation personnelle exigeante au couvent, auprès des religieuses chargées

de leur formation. Mais l'esprit se plaît trop facilement à projeter dans le passé l'état des opinions de notre propre siècle, situé aux antipodes de ces manières de dominer le désir des filles et des femmes.

Car dans *La Maison vide*, le statut des hommes n'est guère plus enviable. Jules, André, Justin : ils administrent parfois les biens de la maison, mais on les retrouve lourds, patauds, absorbés par le travail quotidien à la scierie voisine ou derrière le comptoir d'un café. Et lorsque la guerre se profile, les voici harnachés pour le combat, après un service militaire qui ne leur a permis de comprendre ni la guerre ni, moins encore, l'ennemi qu'on leur demande d'affronter.

C'est dans cette double souffrance, parfois intenable, des femmes et des hommes que Mauvignier nous fait plonger. Et ce n'est pas un détail. Pour s'inscrire lui-même dans la famille qu'il décrit, l'écrivain poursuit un dessein presque vital. Lui qui, dans sa jeunesse, a connu le suicide de son père, l'exclusion de sa grand-mère et tant d'autres fragments d'un chaos familial insupportable trouve là l'un des ressorts de son écriture : la recherche de sa propre identité.

Car c'est peut-être la trame profonde du livre, cet inconscient familial qui affleure à plusieurs reprises et suggère que nous ne pouvons jamais tout à fait nous défaire de nos ascendants, même de ceux que nous n'avons pas connus. D'eux, il ne reste parfois presque rien. Quelques signes minimes subsistent pourtant dans la pièce vide de La Maison vide. Une partie de lui-même est si bien enveloppée dans la psychologie des êtres littéraires qu'il a créés.

On le voit, chapitre après chapitre, les enfants n'ont pratiquement pas d'existence dans cet univers. En faisant ces remarques, on peut bien sûr se demander en quoi *La Maison vide* est un beau livre, une approche subtile de la famille. La réponse nous vient à la lecture agréable de ces phrases prolongées, de ces longs méandres classiques, adoucissant la dureté des paroles, des dialogues et des actes propres à ces femmes et à ces hommes d'une fin de siècle.

Ce qui attire plus précisément le lecteur, c'est la ressemblance troublante des participants à la généalogie familiale, ressemblance qui n'évacue pas les différences normales qui les séparent. Ce qui leur donne un air de famille, c'est une sorte de défaillance de l'instinct vital, l'impossibilité de surmonter les difficultés de l'existence autrement qu'en les niant, parfois par le suicide. N'y aurait-il pas là une contagion ?

Par contre, ce qui les différencie, c'est un ensemble de goûts, de choix, d'attitudes envers leurs proches qui écartèle sans nuance la suite des générations. L'exemple le plus frappant : la

première génération s'applique à héroïser l'un de ses morts tombés au combat. Ironie pour la suite, Jules s'est embourbé dans son habit de soldat dans la boue des tranchées, alors que nous le glorifions comme héros. L'imaginaire a besoin de grands hommes.

La génération suivante nourrira une haine féroce pour ceux qui vivent en marge des mœurs habituelles. On a besoin d'émonder les mauvais fruits de l'arbre, de les écraser, de ne plus en parler. Tel est le destin de Marguerite, une fille et une femme perdues, celle précisément dont les photos mutilées découvertes au début du livre n'ont pas eu le droit de persister dans la mémoire.

Ceci dit, malgré les contradictions habituelles qui habitent la famille, c'est un manque très profond que de ne pas en avoir une. Mauvignier le souligne souvent, comme dans cet aveu qui nous indique la raison d'être et de subsister de *La Maison vide*.

> *« C'est parce que je ne sais rien ou presque rien de mon histoire familiale que j'ai besoin d'en écrire une sur mesure à partir de faits vérifiés de gens ayant existé mais dont les histoires sont tellement lacunaires et impossibles à reconstituer qu'il faut leur créer un monde dans lequel, même fictif, ils auront chacun eu une existence.*
>
> *C'est cette réalité qui se dessine, qui deviendra la seule, même si elle est fausse, car la réalité vécue s'est dissoute et n'a aucune raison de nous revenir. Le récit que j'en fais est comme une ombre déformée trahissant la présence d'une histoire dont je capte seulement l'écho, la vibration dans l'image tremblante d'une fiction et d'un roman possible. »*

Papa, Maman : Régis JAUFFRET



Il nous manquerait un thème fondamental écrit au goût du jour si l'on oubliait le double écrit de Régis JAUFFRET, l'un *Papa*, l'autre *Maman*. Deux essais qui semblent avoir été rédigés par un petit enfant.

Maman. Premier mot d'un tout-petit découvrant la parole, l'attente, la demande d'aide et de tendresse. Dernier mot, dit-on, d'un soldat face à la mort sur le champ de bataille. Quelques réminiscences connues peuvent venir à l'esprit quand il s'agit de ces deux appellations si importantes pour le vécu d'un individu ordinaire et, a fortiori, pour un spécialiste du langage.

Avec des nuances très symptomatiques, l'on pense par exemple au *Livre de ma mère* d'Albert Cohen, hommage à celle qu'il n'a pas su aimer. On pense à l'évocation neutre mais lyrique de Camus au commencement de *L'Étranger*. Je cite : « Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. » On songe auparavant à la grande liberté de Jean-Paul Sartre dans *Les Mots* au sujet de son père, dont il fut très jeune orphelin. Dans cette autobiographie célèbre, il écrit en substance que si son père avait vécu, il se serait couché sur lui de tout son long et l'aurait écrasé. Vision bien violente de la paternité. Sartre y voit l'avantage de n'avoir pas eu de surmoi.

Régis Jauffret est impliqué dans le récit de *Maman*, à distance de ces trois allusions toutes classiques où peuvent se glisser quelques souvenirs de notre propre enfance. Il présente une image déconcertante de sa mère, qui vient de mourir à 106 ans, au moment où il commence cette sorte de rédaction, parfois en forme de pamphlet, sous couvert de sentiments équivoques et d'appellations déstabilisantes.

Maman, celle qui vient de disparaître, est traitée par son fils comme une égale, une sœur, une compagne. Il l'appelle sous de multiples prénoms, qui d'ailleurs changent en cours de route : Madeleine, Magdalena, Mado, selon les circonstances, et parfois Joséphine. Sœur, compagne ? Les mots peuvent tromper. En réalité, la mère étouffe le fils de son amour débordant et captatif. Ces prénoms n'ont rien d'anodin. Ils permettent aussi d'évoquer, par-delà une tendresse normale, on ne sait quelle forme d'éros qui aurait pu relier un fils plus mûr à une femme moins âgée.

Puis viennent les reproches. L'auteur se plaint d'avoir été trompé par sa maman, souvent évoquée avec agressivité depuis son jeune âge. Trompé ? Comment ? De quelle manière ? On le

comprend tardivement, le jour où l'auteur retrouve un minuscule morceau de journal datant du jour de sa naissance. Y figure un horoscope portant le nom d'une princesse et l'annonce prophétique indubitable : « Nés à la même heure, ces enfants seront heureux en amour. »

Or Mado, toute sa vie, a détourné l'horoscope et répété à son fils que la prophétie — il n'est pas question, hélas, de Madame Soleil, qui eût mis un peu d'humour dans le livre — annonçait pour l'inconnu et le fils, marqué par les astres, une vie de malheur en amour. Et l'intéressé traîne cela comme un boulet. Son être est traversé de sentiments négatifs, pas tout à fait de la haine, car ce serait plutôt la colère tardive d'un enfant. Aucun indice ne nous permet de démêler ici le réel de l'imaginaire.

Maman peut nous inviter à plonger dans notre propre enfance, certainement éloignée de celle de Jauffret. L'aveu énoncé dans une interview récente est pour nous décisif. Jauffret, écrivain à la mode, se réjouit d'avoir fait de sa maman centenaire une œuvre d'art. Elle devient objet esthétique.

Maman ne chante pas de berceuse au lecteur ; elle a donné la vie, s'est immiscée dans celle de son fils pendant de longues années, l'a aimé, à sa façon. En remerciement, l'écrivain lui a conféré un statut esthétique pérenne, plus glorieux que les longues années de sa propre existence.

Conclusion

En réfléchissant sur les différentes représentations de la famille que nous venons d'évoquer, une vérité s'impose. Bien sûr, les familles malheureuses sont diverses et les familles heureuses se ressemblent toutes. Pour évoquer le début *d'Anna Karénine*, Tolstoï a sans doute raison. Mais nos auteurs semblent avoir surtout pour souci d'éviter toute forme de mièvrerie, d'émotion superflue. Ce qu'évitait Victor Hugo dans *Les Feuilles d'automne*, quand le cercle de famille applaudit à grands cris l'accueil d'un enfant. À juste titre, au moment où la famille est en très mauvaise posture, il faudrait la repenser dans sa réalité indépassable, sans couper ses racines.

Annick Rousseau